

VI

Auteur : Yukiya Murasaki

Illustratrice : himesuz



LETINA

la Princesse à l'épée

ALTINA
la Princesse à l'épée
VI



Yukiya Murasaki

Altina, la Princesse à l'épée

Tome 6

Chapitre 1 : Le Lucé

Traduit du japonais par J-Novel Club

Traduit de l'anglais par la Nyan Team





CHAPITRE 1 : LE LUCÉ

Année impériale 851, 22 mai...

La Première Armée arriva un jour plus tard que prévu au point de rendez-vous. Ils étaient installés au sommet du Lucé, une colline verdoyante, aux herbes peu élevées, qui offrait un excellent point de vue. Une tente y avait été dressée pour une réunion.

C'était la mi-journée, mais le temps lourd rendait celle-ci sombre et terne. Un vent féroce les accompagnait, et de temps en temps une bourrasque faisait bruyamment bruisser l'herbe sous leurs pieds. Ce n'était pas pire qu'en contrebas, dans la plaine, mais cela suffisait bien pour ébouriffer les cheveux des personnes présentes.

Un jeune homme aux cheveux noirs, le sous-officier de cinquième classe Régis Auric, écarta sa frange de ses yeux. Son regard croisa soudainement celui d'une fille à ses côtés. Elle l'accompagnait alors qu'ils gravissaient la colline. Son visage était magnifique, digne d'une œuvre d'art. Même sous un ciel gris et nuageux, ses cheveux étaient d'un rouge flamboyant.

Alors que ses doigts fins et pâles balayaient en arrière ses cheveux, quelques mèches rouges et soyeuses chatouillèrent le nez de Régis. Elle lui rendit son regard, ses yeux vermeils regardant droit dans les siens.

Cette fille, aux cheveux couleur feu et aux yeux couleur vermillon, preuves de sa lignée impériale belgarienne, était Marie Quatre « Argentina » de Belgaria. En des circonstances normales, une princesse de l'Empire ne marcherait jamais aux côtés d'un roturier tel que Régis, quand bien même il était son stratège.

Mais ce n'était pas la seule étrangeté dans leur relation, chaque fois qu'ils étaient seuls ou en présence restreinte, Régis ne s'embarrassait plus des formalités dues à une personnalité impériale et l'appelait par son sur surnom « Altina ». Et quand il

montrait le moindre signe de réserve envers elle, la princesse au tempérament bien trempé ne cachait même pas son mécontentement.

Ça n'a pas l'air de l'énerver, mais... En vrai, il me semble que cela la rend triste plus qu'autre chose... Pensa Régis, qui se demandait s'il n'était pas en train de trop réfléchir.

Altina entrouvrit ses lèvres pâles pour parler.

« Oh, désolée. Mes cheveux ont touché ton visage ?

— Non, pas du tout.

— Vraiment ? Eh, tu t'écarter un petit peu. Tu te sens bien, au moins ? »

Elle tendit sa main pour toucher le front de Régis, et celui-ci recula involontairement d'un pas.

« Je vais parfaitement bien, » répondit-il laconiquement.

Il ne pouvait pas admettre qu'il avait en fait été enchanté par sa beauté. Alors qu'il tentait de cacher sa honte croissante, Régis essuya une goutte de sueur imaginaire.



« J'espère que c'est vrai... On a enchaîné les déconvenues. Alors s'il te plaît, n'en fais pas trop. »

Tout s'était déroulé comme Altina venait de le dire.

À la suite de leur bataille contre le Duché de Varden, le régiment frontalier de Beilschmidt avait marché vingt jours durant pour livrer une bataille perdue, deux jours auparavant. La seule maigre consolation en était que le régiment lui-même n'avait pas subi de pertes majeures, et que ni elle ni Régis n'avaient été blessés. Mais il ne faisait aucun doute qu'ils étaient tous deux épuisés.

« Si je suis fatigué, alors je ne peux imaginer à quel point toi et les soldats devaient l'être, » répondit Régis.

Il avait voyagé pendant vingt jours en carrosse, dont il avait même fait son bureau provisoire. Il n'avait pas à s'encombrer d'une épée ou lance, ni à prendre directement part aux combats.

Altina haussa les épaules.

« Les soldats et moi, eh bien... nous sommes entraînés pour ça. Bien mieux entraînés que tu ne l'es en tout cas. Voilà pourquoi je m'inquiète pour toi.

— Je vois... Je ne peux réfuter. »

La princesse tira la langue en guise de réponse, pour l'embêter.

« Hé hé hé... Je bats Régis dans un débat. Peut-être que j'ai ce qu'il faut pour devenir stratège.

— Ce serait merveilleux. Maintenant, si tu pouvais juste prendre une partie de mon travail, j'aurais plus de temps pour lire.

— Ah, je rigole.

— Quel dommage... Dans ce cas, je n'ai guère d'autre choix. Je vais devoir prendre sur mon temps de sommeil.

— Euh, Régis ?

— Je rigole.

— T'as intérêt... Si tu ne dors pas assez, tu vas vraiment chopper une mauvaise maladie.

— J'ai déjà diminué mon temps de sommeil d'autant qu'il est possible de faire. On ne peut littéralement pas dormir moins. »

Le visage d'Altina devint sérieux.

« Maintenant tu m'écoutes Régis...

— Pas d'inquiétude. Je dors assez pour éviter de m'évanouir... Je crois.

— Ah, mais comment peux-tu... ? Si c'est comme ça, je vais devoir commencer à dormir avec toi ! Ainsi je pourrai m'assurer que tu t'en vas dormir à une heure raisonnable ! »

Altina semblait plutôt fière d'elle, souriant comme si elle venait de trouver une idée brillante. Régis sentait déjà ses joues s'échauffer. Le visage de la princesse vira également au rouge lorsqu'elle finit par réaliser ce qu'elle venait de proposer.

« Non, attends... Ce n'est pas ce que je voulais dire, d'accord ?

— D'accord.

— Je suis une adulte de plein droit désormais ! Je ne vais pas dormir dans la même chambre qu'un homme avant d'être mariée !

— Bien sûr, évidemment. »

La majorité dans l'Empire de Belgaria était à 15 ans, et la veille, Altina avait fêté son quinzième anniversaire sur les lugubres plaines de la guerre. Sa servante Clarisse avait organisé une petite célébration, et le Chevalier Noir Jérôme lui avait offert, en guise de cadeau, un grand cru. Il n'était pas rare d'offrir de l'alcool à une personne célébrant sa majorité. Et immédiatement après qu'elle avait bu sa première gorgée d'alcool...

Régis secoua de la tête pour mettre un stop à son train de pensée.

« Certes, quel que soit d'ailleurs le cas, je ne pense pas qu'un homme et une femme doivent dormir dans la même pièce, peu importe leur âge, » dit-il dans un haussement d'épaules.

« J-Je sais ça, » répondit Altina d'un hochement de tête, les oreilles toutes rouges.

Ils approchaient maintenant de la tente au sommet de la colline.

« Je sais que les temps sont sombres, mais le Prince Latreille est toujours ton rival pour le trône, » dit Régis. « Ne dis rien d'imprudent.

— Qu'est-ce qui serait considéré comme imprudent ?

— Je suppose que je n'aurais pas eu besoin de te prévenir si je te pensais capable de faire la distinction. Dans ce cas, laisse-moi négocier.

— D'accord. C'est probablement pour le mieux. »

Des chevaliers de la Première Armée Impériale patrouillaient à cheval autour de la tente, toujours sur le qui-vive. Un mois plus tôt, ils avaient agressé le régiment d'Altina, perdant pour près d'un tiers de leur brigade.

Régis ne pensait pas qu'ils chercheraient à se venger en pareille période, mais il n'en frissonna pas moins de nervosité. Altina, de son côté, se comportait de manière si audacieuse, que son attitude criait pour ainsi dire : « Si tu as un problème, approche-toi si tu l'oses ! »

Les chevaliers l'accueillirent de saluts impeccables ; leurs mouvements étaient précis et à l'unisson. Altina répondit d'un simple hochement de tête avant d'entrer, Régis, anxieux, sur ses pas.



L'entrée de la tente n'était qu'une pièce de tissu suspendue, maintenue au sol par des pierres. Altina l'écarta et s'engouffra immédiatement à l'intérieur.

Une forte odeur d'herbes flottait dans l'air et six chevaliers étaient postés le long des parois de la tente. L'officier administratif de première classe Germain se tenait à côté d'un long bureau, la mine grave. Son visage laissait transparaître à quel point il était fatigué. Latreille était assis à côté de lui, vêtu de son uniforme militaire, un bandage autour de la tête, fixant

une carte posée sur le bureau. Avait-il été blessé lors de la bataille ? Son teint était comme à son habitude : sa peau était aussi blanche que le plâtre, ses lèvres plus rouges qu'une tomate mûre et son visage ne montrait pas la moindre trace de fatigue.



« Je suis heureux de te savoir en bonne santé, Argentina, » dit le prince sans lever les yeux de la carte.

« De même. Tu sembles étrangement en bonne forme, Latreille. J'ai entendu dire que tu avais été blessé.

— Oui, l'ennemi a réussi à me toucher. Ils ont lâché des rochers et troncs d'arbre de la falaise au-dessus de nous, puis leur cavalerie nous a chargés de cette même falaise.

— Ça n'a rien de spécial. Je me rappelle que tu avais l'habitude de descendre des falaises à toute allure.

— C'était quand j'étais encore enfant, jeune et invincible... Je n'avais pas du tout anticipé qu'ils fonceraient en plein centre d'une armée forte de trente mille hommes, même si notre formation était étendue à cause du chemin relativement étroit de la montagne.

— Où a eu lieu l'attaque ? » Demanda Altina.

— Ici-même, le plus étroit chemin de la chaîne montagneuse. » Répondit Germain au nom de Latreille, montrant un point de la carte. « L'ennemi a attaqué d'au-dessus, puis s'est retiré dans la vallée en contrebas une fois la bataille terminée.

— Je vois. »

Sur un tel terrain, il n'y avait aucune manière de garantir la sécurité du camp principal, peu importait le nombre de troupes à disposition. L'embuscade avait eu lieu sur un sentier à mi-hauteur de pente, mais la carte n'était pas suffisamment détaillée pour discerner à quel point les falaises y étaient abruptes.

Régis se perdit dans ses pensées un instant.

S'ils avaient traversé un territoire ennemi, il aurait été imprudent d'écarter la possibilité d'une embuscade ou d'un piège... Mais la Première Armée était à l'intérieur de ses frontières, et ils se battaient contre une force d'invasion.

Mettre au point une telle embuscade, ainsi qu'un piège d'une telle échelle, nécessitait une parfaite connaissance des lieux et une très bonne préparation. Autrement dit, l'efficacité de cette

attaque n'était pas due à une incompétence de la Première Armée, mais plutôt à une très grande compétence ennemie.

Altina pointa le bandage de Latreille autour de sa tête :

« On peut dire que l'attaque était imparable. Mais comment as-tu fini blessé ? »

— Je dois cette blessure au trident du Roi des Mercenaires Gilbert. Juste quand je pensais l'avoir esquivé, il m'a immédiatement asséné un second coup. Cet homme va se montrer particulièrement embêtant. »

Altina grogna, les yeux rivés sur la carte.

« Hmm... Ce Renard Pendu est vraiment quelque chose... »

— On dirait que tu as également eu affaire à eux.

— On peut dire ça... »

Le visage d'Altina s'assombrit. Pendant leur bataille contre Varden, elle avait combattu une fille du nom de Franziska de la brigade mercenaire du Renard Pendu. Franziska était une experte en maniement de l'arbalète, qui avait réussi à blesser le garde d'Altina, Éric, ainsi qu'à briser le Quatuor Foudroyant de l'Empereur.

Latreille attrapa un pion posé dans un coin de la carte et le fit rouler entre ses doigts :

« Qu'est devenue la Septième Armée ? »

— Je suis sûre que tu as reçu la lettre. Nous avons perdu le Général de corps d'armée Barguesonne, ainsi que la majorité de ses soldats. »

Sur les vingt-et-un mille soldats de la Septième Armée il n'en restait plus qu'environ dix mille. Cela représentait quatre mille morts, cinq mille blessés et deux mille déserteurs, mais en vérité ceux comptés comme morts avaient pu désertre, et inversement. Lors d'une bataille perdue, même les pertes devenaient difficiles à évaluer.

Par ailleurs, le régiment frontalier de Beilschmidt avait presque perdu cent soldats, tous de la Brigade des Chevaliers Noirs.

Sous l'impulsion de Latreille, Germain prit la parole :

« Voici mon rapport concernant la Première Armée. Nous avons rejoint la Troisième Armée, incluant des mercenaires, et étions forts de trente mille hommes. Nous avons perdu qu'environ mille hommes au combat. Il n'y a pas de changement majeur dans notre force de combat, et nos réserves sont intactes. »

C'était escompté quand seul le camp principal avait été embusqué, et rien d'autre. Germain poursuivit par un rapport sur l'armée d'Haute-Bretagne.

« Actuellement, les divisions nord et sud de l'armée haute-bretonne ont refusionné. Elles comptent environ dix-sept mille hommes. »

Germain plaça des pions sur la carte, rouges pour représenter l'armée belgarienne et bleus pour l'ennemi. Quarante-quatre mille contre dix-sept mille, l'avantage numérique de l'Empire de Belgaria était écrasant.

Latreille posa le pion avec lequel il jouait :

« Étant données les défaites des Deuxième et Septième Armées, même cet avantage numérique stupéfiant n'assure pas notre victoire. Afin de protéger la capitale, nous n'avons d'autre choix que de joindre toutes nos forces et lancer un assaut coordonné. »

Germain appuya les paroles de Latreille d'un hochement de tête grave et sombre.

Régis ne pouvait le nier. Certes, le plan était simple et direct mais il n'était pas mauvais. Alors que la Septième Armée était centrée sur l'infanterie, les forces maintenant à leur disposition incluait cinq mille cavaliers. En chargeant le flanc ennemi, ils pouvaient garder les pertes à un niveau minime.

Cependant l'Empire avait déjà perdu trente mille soldats. S'ils perdaient la majorité de leurs forces restantes, et en particulier la Première Armée, ils auraient du mal à maintenir leurs autres fronts quand cette guerre serait terminée. La Haute-Bretagne n'était pas le seul ennemi de l'Empire de Belgaria,

Latreille ne le savait que trop bien, et c'était précisément pourquoi il était si partagé sur l'approche à adopter.

« M. Régis, avez-vous une autre idée ? »

Régis sentait que quelque chose clochait. D'après ce qu'il savait de la nature de Latreille, c'était dans des moments comme celui-ci que normalement le prince avisé lui parlait en le regardant dans les yeux, comme s'il sondait son âme. Cependant, Latreille continuait à regarder la carte. Peut-être cela démontrait-il simplement la gravité de la situation. D'ailleurs, le protocole aurait voulu qu'il demandât d'abord l'avis d'Altina avant d'en parler à son stratège. L'Empire était-il à ce point acculé qu'il était prêt à ignorer les règles élémentaires de la hiérarchie ?

Ce n'est pas ça quand même. Peut-être... Une pensée traversa l'esprit de Régis, mais il la mit immédiatement en sourdine. Non, je ne devrais pas m'intéresser au Prince Latreille pour le moment. Même si ça me démange, je ne suis pas en mesure de gérer ce que je pourrais découvrir. Je ne devrais pas creuser juste par curiosité, cela ne fera que rendre les choses plus dangereuses pour nous. Après tout, s'il s'avère qu'il cache quelque chose, il y a des chances pour qu'il doive sceller certaines lèvres pour empêcher l'information de filtrer... Mais bon, assez parlé de ça – mettons nos informations en ordre.

Les soldats belgariens étaient séparés de la capitale par dix-sept mille troupes hautes-bretonnes stationnées à une demi-journée de là, et les derniers rapports indiquaient que l'ennemi n'avait pas encore levé le camp. Comme la météo laissait présager un mauvais temps, Régis prédisait que la Haute-Bretagne reprendrait sa marche le matin suivant au plus tôt, mais probablement qu'ils attendraient encore un peu. Tant que leur camp était installé, ils pouvaient se protéger de la pluie, ainsi que préparer de bons plats chauds. Une fois en marche, ils devraient se serrer les uns contre les autres pour se tenir chaud et ils n'auraient plus droit qu'à des repas froids. Malgré son niveau

technologique avancé, il n'y avait pas de raison de croire que ce fût différent pour la Haute-Bretagne.

Forcer les soldats à endurer des difficultés inutiles n'apportait pas grand-chose, c'était pourquoi...

« Je pense... que la Première Armée devrait se diriger vers la capitale immédiatement. »

Latreille finit par lever la tête.

« En résumé, Régis, tu suggères de ne pas les attaquer directement. Tu as un plan.

— On peut dire ça... Versailles n'a pas de mur extérieur, mais il y a quelques forts restants où on pourrait monter des défenses. Pourraient-ils gagner du temps ?

— Hum... »

Latreille sembla pensif un instant, tout comme Germain. Altina était la seule à avoir entendu le plan à l'avance, elle avait l'air fière d'elle.

« Si nous combattons la Haute-Bretagne de front, nos pertes mettront l'avenir de l'Empire en péril, » poursuivit Régis. « Même si nous pouvons les battre ainsi, nous devons éviter une confrontation directe.

— Il est vrai. D'importantes pertes entraveraient nos plans futurs.

— Cependant, si nous pouvons paralyser l'ennemi, nous pourrions contenir les dommages. Il leur est impossible d'escalader nos murs avec leurs grands boucliers, et les nouveaux fusils n'ont pas les mêmes avantages en cas de siège. Sans compter que le Type-41 Elswick est peut-être puissant, mais pas assez pour faire une brèche dans un fort.

— Oui, les paralyser semble possible si nous nous focalisons sur une bataille défensive. Mais si nous maintenons cette position défensive l'Empire finira par s'effondrer. Si les autres nations, prêtes à nous bondir dessus, nous voient en difficulté contre la Haute-Bretagne, alors elles viendront pour sûr nous achever. »

Les pays limitrophes se préparaient probablement pour la guerre, et au moment où ils verraient l'Empire de Belgaria sur la défensive dans une guerre à sens unique, ils s'engouffreraient certainement dans la brèche. Si l'Empire avait bâti des relations favorables avec ses voisins, peut-être auraient-ils fourni une aide en ces temps difficiles, mais...

Bah, ce qui est fait est fait, ce n'est pas maintenant qu'on va pouvoir y faire quelque chose.

« Vous avez raison, » dit Régis. « À cause de la menace potentielle des autres nations, il nous faut chasser la Haute-Bretagne du territoire d'ici la fin juin, au plus tard.

— Ce qui est certainement impossible si nous sommes assiégés. Qu'est-ce que tu proposes, Régis ? »

Régis réexamina de près le plan dans sa tête. Il avait parcouru les nombreux livres qu'il avait lus toute sa vie durant, à la recherche d'une situation qui collait le mieux à leur situation actuelle, et bien qu'il fût sûr que le plan qu'il avait choisi fonctionnerait, des doutes persistaient en son esprit.

« Je pense que nous devons viser leur ligne de ravitaillement.

— Je vois... »

Latreille réfléchissait à l'idée, tandis que Germain ne semblait lui pas du tout convaincu.

« Et comment on fait ça ? Est-ce que cette ligne de ravitaillement dont vous parlez est constituée des dix mille soldats stationnés au port de Chaîneboule ? J'ai entendu dire que plus de la moitié sont des manutentionnaires et des transporteurs, mais ils sont également protégés par les dernières armes à feu. Remporter la victoire là-bas ne sera pas aisé, et si nous priorisons la sécurité de la capitale, nous ne serons pas capables d'y envoyer beaucoup de soldats.

— Oui, ces dix mille hommes seraient difficiles à vaincre. Et même si nous y arrivons, ce sera inutile lorsque des renforts arriveront de leurs terres.

— Exactement, » dit Latreille. « Finalement, la Haute-Bretagne ne ferait que reconstituer ses vivres et troupes... »

Germain ne semblait pas arriver à suivre le raisonnement, mais le regard sérieux de Latreille indiquait qu'il avait plus que compris où voulait en venir Régis. Et il ne fit que grimacer davantage alors qu'il continua :

« C'est pourquoi tu as l'intention de couler leurs navires, Régis ?

— En effet. La chaîne de ravitaillement haute-bretonne repose complètement sur sa route maritime ; si nous pouvons y mettre un terme, alors le cours de la guerre devrait s'en trouver retourné. »

Latreille pencha de la tête.

« Malheureusement, ce n'est pas possible... Les navires à voile de l'Empire ne peuvent battre leurs navires à vapeur.

— Nous sommes d'accord. Nous perdriions au moment où on ouvrirait le feu. »

Régis reconnaissait pleinement que les navires hauts-bretons étaient plus puissants que les leurs, mais quel était donc son plan ? Latreille était intrigué et prêt à écouter, mais Germain, déconcerté, s'empessa d'intervenir, sur un ton désormais bourru.

« Si on ne peut pas couler leurs navires, alors couper leur ligne de ravitaillement est impossible, non ?

— Il y a de nombreuses manières de défaire une marine qui n'a que sa force comme avantage...

— Quoi ?

— Pour l'instant, je ne vois aucun moyen de protéger l'Empire, sauf à couper les routes maritimes de notre ennemi. Si vous avez une autre idée pour repousser une armée de dix-sept mille hommes en minimisant les pertes, alors elle est probablement bien meilleure que tout ce que je peux proposer.

— Vous reconnaissez que l'ennemi est plus fort... mais on va quand même gagner. C'est bien ce que vous dites ? »

Germain murmurait, les sourcils froncés, comme s'il réfléchissait à une énigme.

« Tu me demandes de... mettre le destin de l'Empire entre tes mains ? » Demanda Latreille afin de s'en assurer.

« Si vous avez quelqu'un en tête qui serait mieux adapté à la tâche, alors je vous en prie. Je vous demande juste de leur dire de s'occuper de la chaîne d'approvisionnement ennemie.

— C'est impossible. Il faudrait des pouvoirs magiques pour couler un navire à vapeur haut-breton.

— Hum, je ne suis pas sorcier...

— Mais si tu peux y arriver, alors cela requiert un plan qui n'a rien à envier à la magie. Il serait peut-être plus exact de dire que tu serais un monstre.

— Je n'ai pas de talent particulier. Il s'agit simplement d'une stratégie documentée dans un livre, je sais donc qu'elle est réalisable.

— Je... vois. » Latreille ferma les yeux.

Voyant son seigneur en pareil état, Germain lui lança un regard inquiet.

Tout à coup, Altina posa ses deux mains sur la table et se pencha en avant.

« Pourquoi réfléchis-tu autant, Latreille ? Tu nous as appelés parce que tu ne voyais pas d'autre approche qu'un assaut frontal, non ? Une telle victoire nous rendrait incapable de protéger l'Empire, le plan de Régis est donc bien meilleur ! Laisse-nous nous en occuper ! »

Latreille, d'une de ses mains, repoussa Altina.

« Ne te méprends pas, Argentina... J'ai moi-même un plan. Cependant, si Régis a un plan génial qu'il souhaite mettre en œuvre, j'ai suffisamment d'hommes en plus pour lui fournir une équipe afin de le mener à bien. C'est tout ce qu'il faut comprendre.

— Tu vas donc approuver le plan de Régis ?

— Tout dépend de combien de soldats il va avoir besoin. »

Altina regarda vers Régis.

« De combien en as-tu besoin ?

— Voyons voir... Je pense que le régiment frontalier est bien suffisant. Si tant est qu'on peut obtenir la coopération des locaux.

— Il dit que mon armée est amplement suffisante ! »

Altina gonfla sa poitrine de fierté, au grand dam de Latreille.

« Tu as donc besoin de l'aide des locaux ? Altina n'est pas la mieux placée pour être une envoyée spéciale.

— J-Je suis plutôt rapide, tu sais.

— Ah... Tu as beaucoup à apprendre, la guerre, les finances, la politique... Peut-être que Régis ferait un bon enseignant.

— Ouais, il m'enseigne toutes sortes de choses.

— Bien. Dans ce cas, le régiment frontalier de Beilschmidt va prendre sous son aile les survivants du front occidental, et sera dorénavant connu comme la Quatrième Armée de l'Empire. Je nomme Argentina commandante de celle-ci. Et je vais devoir te faire monter en grade.

— Hein, quoi, maintenant ?

— Notre amiral des mers occidentales est le Général de corps d'armée Bertram. Comment pourrais-tu le diriger si t'es de rang inférieur ? Étant donné tes accomplissements à fort Volks, je peux te promouvoir au rang de général de corps d'armée. As-tu des réclamations à formuler ?

— J'imagine que non. Je n'ai jamais trop réfléchi à mon rang.

— Je ne sais pas ce que j'attendais de toi... Germain, l'ordre.

— À vos ordres ! »

Germain sortit un document et le posa sur la table. L'avis de nomination était déjà rempli. Peut-être, mais vraiment peut-être, le plan que Latreille considérait était très similaire à celui de Régis. Avait-il même anticipé leur proposition ?

Mais ce qui surprit le plus Régis, l'état d'urgence actuel mis de côté, était qu'il n'avait guère hésité à accorder à sa rivale politique un statut et de la puissance.

C'est vraiment un homme mystérieux, pensa Régis, se retrouvant une fois de plus envahi par la stupeur.

« Ordre reçu ! » Annonça Altina, attrapant les papiers. « Je suis sûre que Régis va faire quelque chose à propos de ces navires à vapeur. On compte donc sur vous pour gagner du temps !

— Hum... Ta confiance en tes subordonnés et ton optimisme infini sont sans nul doute tes forces, Argentina. Mais rappelle-toi d'une chose, j'ai aussi des subordonnés loyaux, ainsi que ma dignité de Commandant Suprême de l'armée belgarienne. Je n'ai pas besoin d'entendre ces mots de ma sœur. Sous mon commandement, la Première Armée gardera la capitale en sécurité ! »

À ces mots, Altina et Latreille échangèrent un sourire.

Alors que Régis et Altina allaient partir, Latreille les arrêta.

« Ne soyez pas si pressés. M. Régis, les papiers de ta promotion au rang d'officier de troisième classe ont été complétés l'autre jour. Les as-tu déjà reçus ?

— Non ? » Régis secoua de la tête, déconcerté.

« Nous n'avons rien reçu de tel... Peut-être y a-t-il eu un contretemps ? » Ajouta Altina, partageant la confusion de Régis.

Fort Volks était situé sur une des frontières les plus éloignées de l'Empire, et s'enfonçait même quelque peu dans le territoire du Grand Duché de Varden. La délivrance des courriers prenait du temps, et le voyage n'était pas dénué d'embûches.

Latreille acquiesça.

« Je vois. Dans ce cas, écrivons en un nouveau maintenant. »

Alors que Latreille prenait un stylo, Germain apporta rapidement devant lui une feuille de papier. Les champs nécessaires avaient déjà été remplis. Il ne restait plus qu'à apposer la signature du Second Prince.

Lettre d'affectation

À l'attention de Sir Régis d'Auric,

J'approuve votre promotion au grade d'officier administratif de troisième classe.

Le 22 mai 851 du calendrier impérial

Maréchal Allen Deux « Latreille » de Belgaria
Grand Maréchal des armées de l'Empire de Belgaria

Il apparaissait que Latreille avait également gravi les échelons.

Maintenant que j'y pense, je me souviens avoir entendu que l'Empereur a émis un ordre d'envoi direct avant l'engagement avec la Haute-Bretagne. Peut-être a-t-il accordé à Latreille un nouveau rang et des privilèges à ce moment-là.

Latreille continua sur un ton indifférent.

« Il ne devrait pas y avoir de problème avec les formalités ; ta supérieure directe Argentina est ici en témoin. Tu seras donc reconnu et traité comme un officier administratif de troisième classe.

— Merci, Monseigneur. »

Cela étant, ce n'était pas à même de changer le travail de Régis de manière substantielle. Dès le début, il s'était vu confier une autorité et des tâches qui ne correspondaient pas à son humble rang.

Ah, mais mon salaire devrait augmenter, et du coup je pourrai acheter plus de livres. C'est chouette...

Alors que Régis se délectait de ses petits bonheurs, Germain lui tendit la lettre. Puis, il s'attela immédiatement à produire un autre document.

« Avec votre promotion, vous recevez également la pairie de chevalier. Félicitations.

— Pardon ? »

Voir Régis pris autant au dépourvu fit apparaître un petit sourire sur les lèvres de Germain. C'était peut-être sa façon mesquine de prendre sa revanche. Alors que Régis lisait la lettre de nomination de manière minutieuse, il remarqua un petit « d » à côté de son nom qui n'était pas là par le passé.

Latreille lui remit en mains propres ce second document.

« Quand la guerre touchera à sa fin, veuillez-vous rendre à la capitale, afin que le Ministère de la Noblesse vous remette votre certificat. En attendant, ce document servira de preuve de votre titre.

— Euh... Ça veut donc dire... que je suis noble ? »

Dans l'Empire de Belgaria, ceux dont les hauts faits militaires avaient justifié leur promotion à la troisième classe ou plus se voyaient aussi généralement accorder la pairie. En outre, alors que l'attribution de titres de noblesse ne pouvait généralement être faite que par l'empereur lui-même, pour le grade de chevalier, et seulement ce dernier, le Ministère de la Noblesse pouvait lui servir de mandataire.

Officiellement, il n'y avait aucune relation entre rang militaire et noblesse. Mais au cours de la longue histoire belgarienne, très peu de roturiers avaient été élevés au rang d'officier de troisième classe sans avoir été également anoblis.

Germain pencha de la tête :

« J'ai ouï dire que de nombreux soldats érigeaient en but ultime l'obtention du titre de chevalier... mais cela ne semble pas être votre cas. Vous n'avez pas l'air très heureux.

— Oh, non, ce n'est pas... »

Régis s'était fait à l'idée lorsqu'il avait appris qu'il allait être promu au rang d'officier de troisième classe, mais maintenant que le moment était venu, il ne pouvait s'empêcher d'hésiter.

Germain plissa les yeux en réponse.

Quand il fait cette tête-là, il me fait penser à un serpent, pensa Régis.

« J'ai aussi entendu dire, que parmi les roturiers, il y en a qui sont hostiles aux nobles et à l'existence même de la noblesse. Vous n'appartenez pas à ceux-là, n'est-ce pas, Messire Régis ?

— Les libéraux... ? Je ne songerais même pas à les rejoindre.

— C'est rassurant.

— Cependant... si ceux au pouvoir ont l'impression que tous les nobles sont bénis par la bonne fortune, et que tous ceux qui en sont dépourvus sont damnés, alors je pense qu'il y a peut-être quelque chose qui cloche dans le système. Une nation existe pour apporter la bonne fortune à tous ceux au sein de ses frontières. Les privilèges des nobles ne devraient pas être exercés pour un intérêt personnel, mais pour distribuer plus efficacement le bien-être parmi la population dans son ensemble. »

Germain fronça un sourcil, mais Régis secoua de la tête avant de continuer :

« Bien entendu, je suis sûr que le Prince Latreille et Messire Germain priorisent le bien-être du peuple avant tout. Ce que je veux dire c'est qu'il n'y a pas de raison pour que je sois heureux simplement parce que je deviens noble, et qu'il n'y avait pas plus de raison pour que mon statut de roturier m'apporte la mauvaise fortune. Ai-je tort ?

— C'est... absolument vrai.

— Dans ce cas, il serait étonnant pour moi d'être comblé de joie au simple fait d'être fait chevalier. Mon estomac se retourne à l'idée de confier une si lourde responsabilité à quelqu'un d'aussi indigne.

— In... téressant. Quelle perspicacité. Je n'en espérais pas moins de vous, Messire Régis.

— Tout le plaisir est pour moi. »

Finalement, bien qu'ayant reçu une paire, Régis n'avait même pas pu esquiver un sourire. Latreille, en revanche, adressa un signe de tête magnanime, en souriant au nouvel officier de troisième classe.

« Ah, bien sûr, Régis... ton talent dépasse le titre de chevalier. Un jour, peut-être m'assisteras-tu aux côtés de Germain ?

— V-Vous me surestimez... »

Tout à coup, Régis sentit qu'on lui tirait fortement le bras.

« Impossible ! Régis est mon stratège !

— Dans ce cas, tu auras juste besoin de le rejoindre et de travailler en tant que mon bras droit, jeune femme. Je n'ai pas souvenir d'avoir retiré mon offre de cette nuit-là. »

Altina tira la langue :

« Jamais. De. La. Vie. »

Il ne faisait guère de doute que Latreille était déjà habitué à l'attitude puérile et effrontée de sa demi-sœur, comme son expression n'avait pas changé d'un iota.

Altina tourna les talons, tout en maintenant sa poigne ferme sur le bras de Régis, et écarta d'un coup le tissu suspendu qui servait d'entrée à la tente.

« Nous sommes partis, Régis ! Vers l'ouest ! »



Latreille ferma les yeux. Une douleur vive et lancinante à l'arrière de la tête le faisait souffrir. Il entendit la toile de tente, servant d'entrée, s'ouvrir. La lumière ambiante s'estompa légèrement. L'accès à la tente était-il refermé ? Il ne sentait plus le vent.

Germain réassigna les gardes présents à des postes de surveillance à l'extérieur, leur ordonnant de garder quiconque à distance. Bientôt, une autre présence fit son entrée dans la tente.

« Pardonnez mon intrusion, » dit une voix extrêmement nerveuse.

Latreille ouvrit ses yeux. Il distingua vaguement la silhouette d'un individu de forte corpulence.

« Docteur.

— Pouvez-vous me voir ?

— Mieux qu'hier.

— Combien de doigts est-ce que je vous montre ?

— Je ne peux dire. Mais aujourd'hui, je peux dire que vous utilisez votre main droite.

— J-Je vois. Excusez-moi. »

À ce moment-là, le docteur ouvrit les paupières de Latreille de ses doigts, et regarda profondément dans ses pupilles, afin de poursuivre son examen.

« Vous êtes sur la voie de la guérison.

— Combien de temps cela va-t-il prendre ?

— Avant que je ne dise quoi que ce soit... » Hésita le médecin.

« Je méprise les faux-fuyants, en particulier quand ça vient d'un docteur. Me fais-je bien comprendre ? Soyez franc, et dites-moi à quel point c'est mauvais. »

Mais même alors, le médecin militaire hésitait à poursuivre. Latreille attendit patiemment. Germain lui tendit quelque chose qui s'avéra être de l'eau. Le médecin attendit qu'il eût terminé sa gorgée.

« Entendez-moi, Ô Seigneur Tout-Puissant... L'œil droit de Son Altesse le Prince Latreille pourrait guérir d'ici un demi-mois. Le gauche, par contre, ne guérira jamais. Le poison a prélevé son tribut... »

Apparemment, le roi mercenaire Gilbert avait enduit son arme de poison. Les chevaliers considéraient cela comme un comportement honteux, mais Gilbert n'était pas un chevalier, c'était un mercenaire.

« Est-ce tout ?

— Prince Latreille... S'il vous plait, oh s'il vous plait, endurcissez votre cœur. Cela fait certainement partie du grand plan de Dieu. Ce doit être une épreuve pour ouvrir la voie au Paradis sur Terre.

— Crachez le morceau.

— Votre œil droit pourrait guérir... pour l'instant. Cependant, comme il devra compenser pour le gauche, à terme... dans quelques années... lui, aussi... devrait perdre sa lumière. »

Latreille déglutit.

Un bruit sourd se fit entendre lorsque la main de Germain heurta la table, à un doigt de s'effondrer sous le choc.

« Ce n'est pas possible... !

— Garde ton sang-froid, Germain.

— M-Mais Votre Altesse... !

— J'ai appris la folie de mes tactiques et de mes arts martiaux. Je devrais me montrer reconnaissant d'être toujours en vie.

— Argh...

— On dirait que je vais devoir me reposer encore davantage sur toi... Je suis désolé pour les ennuis que je te cause.

— N'en dites pas plus ! Pour votre bien, je suis prêt à rendre l'âme ! » S'exclama Germain, mettant un genou à terre.

Mais Latreille avait tant perdu en vision que cet acte de révérence était noyé dans un épais nuage de brume.

« Mon père ne nommerait pas un aveugle à sa succession.

— Probablement que non. »

Le père de Latreille, l'Empereur Liam XV, apportait une grande importance au sang royal, et tout autant à la santé et la longévité. Il avait accepté extrêmement facilement que le Premier Prince, malade, renonce à son héritage, et la jeune sœur Félicia, qui se rétablissait depuis si longtemps dans la maison familiale, n'a jamais été considérée comme une candidate, quoi qu'elle ait pu dire à ce sujet.

Latreille serra son poignet.

« On doit le cacher.

— Et je m'en assurerai.

— Ma succession n'est pas le seul problème... Disons que je devienne empereur, si ma condition s'ébruite, alors les nobles et les nations voisines auront toute occasion de se rire de moi.

— Cela doit donc être caché, au nom d'un règne stable.

— En effet... Par chance, mon œil droit va guérir en un demi-mois. Et il tiendra pour encore quelques années, correct ? »

Le docteur acquiesça :

« Veuillez vous donner du temps pour le reposer autant que possible. »

Plus facile à dire qu'à faire, pensa Latreille.

Non seulement il était en guerre pour protéger l'Empire, mais il était aussi le Grand Maréchal menant toutes les armées. De plus, c'était la ligne de front, il devait se tenir prêt à partir à tout moment.

« Je peux tenir un siège en étant aveugle ; ce n'est pas un problème. D'ici à ce que la bataille se termine, mon œil droit devrait être guéri. Et Père est âgé, trop âgé pour mener l'armée en ces temps de crise. Son règne touche bientôt à son terme.

— Vous avez raison.

— Je vais devenir empereur, et je changerai ce pays. Nous serons alors plus puissants, une nation puissante qui ne plie pas juste parce que l'ennemi a de nouvelles armes. Les armes et technologies industrielles de l'Empire les dépasseront. Nos soldats seront faits d'acier, et notre agriculture et élevages doubleront. Nous accélérerons la mise en place de zones tampons ripariennes¹, et je punirai ces nobles qui gaspillent leurs impôts dans des divertissements insensés. Nous allons supprimer ces banquets stupides, refaire ces lois désuètes et réduire les privilèges de l'Église qui ne cessent de croître sans contrôle... je dois poser les fondations, pour que dans mille ans, l'Empire de Belgaria reste une utopie éternelle et glorieuse ; l'Empire ne s'éteindra jamais.

— Votre Altesse... »

La propre vision de Germain s'embua. La voix de Latreille s'apaisa, mais ses mots restaient des plus intenses.

« Il y a tant de personnes dans ce monde qui méritent d'être récompensées, mais ces précieuses âmes restent rabaissées par une irrationalité malade. Comment peut-on le permettre ?

— Monseigneur. »

¹ Zone de végétation située près d'un cours d'eau, généralement boisée, contribuant à l'ombrage et protégeant partiellement le cours d'eau des impacts des utilisations des terres adjacentes.

Relâchant son poing fermé, Latreille prit une profonde respiration.

« Et pour cela... ce dont on a besoin maintenant est la victoire d'Argentina.

— La Quatrième Armée peut-elle réellement gagner ? Au final, ce n'est qu'un régiment frontalier renforcé par les restes d'une armée défaite. Les navires hauts-bretons se sont révélés suffisamment forts pour repousser la flotte impériale.

— En serais-tu capable, Germain ?

— Vous n'avez qu'à en donner l'ordre, Monseigneur ! Enfin, c'est ce que j'aimerais dire, mais je ne vois pas comment. Le Général de corps d'armée Bertram, qui s'est illustré dans la Bataille de Touraine, est un homme accompli, mais il n'en a pas moins été forcé à la retraite sans gain notable.

— Ce stratège a dit qu'on perdrait dès le moment où on ouvrirait le feu... alors comment compte-t-il vaincre ces navires ?

— Je viens de la côte ouest, je sais donc que la mer et la terre ne répondent pas aux mêmes règles. Les tactiques de Régis pourraient s'avérer inutiles là-bas.

— En effet. Il vient des terres, n'est-ce pas ? »

Le dossier de Régis mentionnait qu'il était né à Versailles. Il y avait un lac près de la capitale, mais ça n'en restait pas moins loin de la mer.

— N'est-ce pas dangereux d'en attendre autant de sa part ?

— C'est aussi possible qu'il souhaite simplement mettre à distance de sécurité les soldats d'Argentina des combats avec l'armée haute-bretonne.

— Argh... Je vois.

— Dans ce cas, le futur qu'il envisage pourrait être différent du nôtre.

— La Princesse Argentina de côté, Régis semble être tout sauf audacieux.

— J'aimerais croire qu'il n'est pas du genre à mentir pour améliorer sa situation, mais... s'il échouait à rompre la chaîne d'approvisionnement ennemie... les deux, commandante et

conseiller, devraient être tenus responsables à la fin de la guerre. »

Si la Quatrième Armée perdait, peut-être que la lutte pour le trône en serait facilitée. Cependant, c'était à même aussi de créer une situation où l'avenir même de l'Empire était sur la sellette.

Latreille grimaça alors qu'une autre douleur lancinante se propageait à l'intérieur de son crâne.

« Veuillez vous reposer, pour l'heure du moins. Votre vision embrumée demande davantage d'efforts à votre cerveau, » réprimanda fermement le docteur.

« Germain, nous nous mettrons en marche demain matin. Prépare une route qui contournera l'ennemi et qui nous permette d'atteindre une forteresse avant eux. Il se pourrait que l'on abandonne les canons, » dit Latreille, avant de fermer les yeux et de s'enfoncer dans sa chaise.



Le 23 mai

L'armée belgarienne marchait sous la pluie, qui avait commencé à tomber tard la nuit passée. La Première Armée était au centre, soutenue par la Troisième Armée, un nombre appréciable de mercenaires, et même les soldats issus de la Septième Armée. Ils étaient un total de quarante mille.

Ils avaient laissé de côté leurs canons et leur matériel de campement, ce qui leur permettait de se déplacer plus rapidement que d'habitude. Le plan était de contourner l'armée haute-bretonne et d'établir une base près de la capitale avant son arrivée.

Au même moment, les trois mille neuf cents soldats du régiment frontalier de Beilschmidt, désormais la Quatrième Armée, se dirigeaient vers l'ouest. Au moment de leur départ, les survivants de la Septième Armée jouèrent du clairon, destiné aux troupes alliées. Les deux forces avaient eu des rapports tendus lors de leur première rencontre, mais quelque chose avait changé depuis. Se sentaient-ils redevables vis-à-vis du régiment frontalier après qu'ils avaient été sauvés lors de la bataille de La Frengé ?

Mais, comme toujours, Régis ne pouvait s'empêcher de ressasser.

Ai-je géré au mieux ? Aurais-je pu maintenir un niveau de pertes moindre ?

En fait, il avait l'impression qu'il leur devait des excuses en ce moment même.

Sous les ordres d'Altina, les clairons de la Quatrième Armée retournèrent le même appel.

Marchez, braves soldats, encore un pas,
Pour que le triomphe frappe à votre porte.
Dieu vous bénit et vous montre la route.
Nous partagerons un verre, n'en doutez pas.

Telles étaient les paroles de la chanson.

Ils virent le soldat du nom de Coigniera à cheval les saluer. Il s'était d'abord moqué du régiment en le voyant, mais ce n'était plus le cas. Ses véritables sentiments se manifestaient à travers son salut.

Est-ce que Dukas se tenait parmi la ligne de soldats ? Pour protéger sa famille vivant à l'est, il avait plaidé avec Régis pour repousser l'armée haute-bretonne qui avançait sans s'arrêter afin de protéger l'Empire. De nombreux soldats partageaient ce sentiment. Les habitants d'une nation défaite n'étaient pas traités comme les autres, leurs biens et vies étaient laissés aux caprices du vainqueur. C'était un destin plus terrifiant que nul autre.

Sur son magnifique destrier, Altina adressa à Régis un sourire doux :

« On dirait que les soldats de la Septième Armée ont beaucoup changé ! Au début, ils semblaient croire que nous étions l'ennemi.

— Nous sommes tous soldats de la même armée. Le fait de s'être querellé est ce qu'il y a d'étrange.

— N'est-ce pas, hein ?

— Ah...

— Qu'y a-t-il ? Tu n'as pas l'air bien.

— Je ne suis juste pas habitué au fait que les gens placent tant d'espoirs en moi. C'est beaucoup de pression.

— Ne t'inquiète pas ! Je suis sûre que tu t'en sortiras très bien.

— J'espère... » Dit Régis, en haussant les épaules, avant de se réfugier dans son carrosse blanc.

« Quatrième Armée, en avant marche ! » Cria Altina pour s'adresser à ses troupes.

Elle pointa vers l'ouest, et à son signal, l'air résonna du tremblement tumultueux d'un grand nombre de pieds battant la terre.